

Judyta Zbierska-Mościcka

Université de Varsovie
j.zbierska-moscicka@uw.edu.pl

 <https://orcid.org/0000-0003-0973-9920>

L'IDENTITÉ QUI S'ÉCRIT
AVEC UN F. À PROPOS
D'ÉCRITURES DE FEMMES
EN BELGIQUE
FRANCOPHONE APRÈS 1945
(ÉD. M. QUAGHEBEUR)

The identity that is written with an F. About *Écritures de femmes en Belgique francophone après 1945* (ed. by M. Quaghebeur)

ABSTRACT

The article discusses the book *Écritures de femmes en Belgique francophone après 1945* edited by M. Quaghebeur. The publication is a collection of articles showcasing the diversity of women's writing over several decades, crucial to the empowerment of women in Belgian social life and particularly in the cultural field. The chronological presentation of the individual articles highlights the central theme of the books discussed here, which is identity: gender, ethnicity, professional identity.

KEYWORDS: 20th century Belgian literature, contemporary Belgian literature, women's writing, identity, history

La série « Documents pour l'Histoire des Francophonies » (aux éditions P.I.E. Peter Lang), dirigée par Marc Quaghebeur et inaugurée, en 2003, avec le volume *Littératures mineures en langue majeure. Québec / Wallonie* (dir. J.-P. Bertrand, L. Gauvin), nous offre, depuis cette première publication, un riche éventail d'études consacrées aux écritures francophones, qu'elles s'élaborent en Afrique, aux Amériques ou en Europe. La Belgique y tient une place éminente. Plusieurs essais, en effet, se penchent sur différents aspects de la littérature belge francophone, voués tantôt à des phénomènes littéraires saisis dans leurs articulations historico-socio-esthétiques, tantôt à des figures marquantes de la scène littéraire. C'est dans cette série que paraissent les deux premiers volumes de l'important ouvrage de Marc Quaghebeur *Histoire, Forme et Sens en Littérature. La Belgique francophone* (2015, 2017) qui embrassent les années 1815–1944 de l'histoire littéraire belge ; deux monographies consacrées à la Belgitude (2013, 2015) ou des essais focalisés, entre autres, sur des écrivains tels que René Kalisky (2006), André Baillon (2009), Paul Nougé (2011), Madeleine Bourdouxhe (2011) et Jean Muno (2015).

Le volume qui nous intéresse ici – *Écritures de femmes en Belgique francophone après 1945* – contient vingt études qui couvrent une période particulièrement importante pour l'émergence et l'affirmation d'identités féminines ou d'identités tout court. Jean-Claude Kaufmann considère, en effet, les années soixante du XX^e s. (et cette tendance se maintient au-delà de cette décennie) comme une époque dans laquelle s'opère, dans les sociétés occidentales, « une rupture profonde (...) dans le processus d'individualisation, une nouvelle accélération, d'une importance peut-être comparable au séisme provoqué par les Lumières » (Kaufmann 2001 : 92). La seconde vague du féminisme n'y est pas pour rien, trouvant par ailleurs en Belgique une terre hospitalière. C'est à Bruxelles que Françoise Collin lance, en 1973, la première série des *Cahiers du GRIF*¹, peu après la première Journée de la Femme, organisée dans la capitale belge le 11 novembre 1972. Les dernières décennies du XX^e s. et le début du nôtre ne font qu'approfondir ces questionnements en les combinant à d'autres liés à différentes appartenances, ethniques, sexuelles, professionnelles. La littérature y réagit volontiers en multipliant des formes d'écritures de soi, en cherchant des manières de saisir l'individu (y compris l'individu féminin) dans ses errances, de thématiser la quête, d'élucider le désarroi. Fictions biographiques, récits de filiation, autofictions et d'autres formes hybrides et « indécidables » (Cf. Blanckeman 2008) prolifèrent, qui deviennent un outil efficace de l'affirmation de soi dans son rapport au monde contemporain, au passé, à l'Histoire.

Dans l'« Avant-propos » du volume, Marc Quaghebeur tient à enraciner les écritures étudiées dans une réalité sociale et historique bien précise qu'inaugure symboliquement l'attribution, en 1948, du droit de vote aux femmes en Belgique. L'ordre chronologique qui préside à la présentation de 17 figures d'autrices belges doit ainsi collaborer au désir de faire cheville l'émergence de ces écritures à l'évolution de la société. Il s'agit là d'une vue intéressante qui, sans prétendre à l'exhaustivité, rend compte, à travers ces quelques itinéraires particuliers, du nombre, de la variété et de l'importance de ces écrits, qui méritent une réflexion. Et bien que l'« Avant-propos » refuse l'idée d'en conclure sur une éventuelle spécificité d'écrits de femmes, le bref texte de Françoise Lalande – « Le corps, les corps, et le texte » – situé au seuil du volume semble en signaler une particularité qui serait surtout un caractère viscéral de perceptions, une sensibilité ancrée dans le corps, une intensité du vécu. S'y joint, chez Lalande, mais aussi chez d'autres autrices étudiées dans le volume, une présence concrète au monde et à l'Histoire, que cette dernière soit politique ou sociale². Dix-sept autrices donc, dix-sept figures venant de générations et esthétiques différentes, figures connues et méconnues, saisies dans des approches et contextes variés qui tous néanmoins rendent compte de la problématique centrale, à savoir une interrogation identitaire. C'est à cette idée que s'attache la présentation du volume qui suit.

¹ Groupe de recherche et d'information féministe.

² Il importe de signaler que l'ouvrage présenté ici rejoint quelques autres études sur les écritures des femmes en Belgique francophone. On se référera notamment à deux dossiers thématiques de la revue *Textyles* (disponible en ligne) : « Romancières » (9/1992) et « Écrivain(e)s » (42/2012) ainsi qu'au dossier « Lettres du jour (II) » (14/1997) avec l'important article de Jeannine Paque « Des femmes écrivent », au numéro consacré aux « Lectures de Marie Gevers » (1-4/1997) et à « Nicole Malinconi » (55/2019). Un appel à contribution au dossier consacré à Caroline Lamarche vient d'être lancé, ce qui permet de s'attendre à un prochain numéro monographique voué à une autrice belge. L'introduction au dossier « Écrivain(e)s » répertorie les plus importants articles et ouvrages concernant la présence des femmes dans la vie publique, y compris la vie littéraire.

C'est en effet le fil rouge du livre qu'annonce déjà l'article inaugural signé par Marc Quaghebeur. Dans une vue cavalière de deux siècles de littérature belge et avec ce penchant à l'ancrage historique des phénomènes littéraires qu'on lui connaît, Marc Quaghebeur brosse un portrait des écritures de femmes en cinq volets. Le XIX^e siècle (un long XIX^e s. qui se prolonge jusqu'à l'entre-deux-guerres), le premier après-guerre, le second après-guerre, la Belgitude et les années 90 – autant de moments qui balisent l'émergence et l'autonomisation progressives des femmes dans le domaine de la culture. Une émergence laborieuse dont les progrès se ressentent des réalités sociales, mais aussi une percée conséquente vers la reconnaissance dont les effets ne se laissent pas attendre, ce qu'expriment par exemple la présence de Marie Gevers (depuis 1938) dans cette institution majeure de légitimation qu'est l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique ou bien sa signature sous le Manifeste du Lundi (un an plus tôt). L'article rend compte tant d'effacements et de marginalisations d'autrices belges (C. Gravière, M. Nizet) que d'émergences et d'affirmations de celles-ci, qui retrouvent un tempo presque vertigineux à partir de la Belgitude. Cette période est en effet propice à une sorte de libération d'affirmations identitaires, décomplexées, encouragées par Pierre Mertens à « courir toutes les aventures » (Mertens 1976: 14). Tout un cortège d'écrivaines défile ainsi dans ce panorama où, à côté d'autrices reconnues et reconnaissables, on en trouve d'autres, moins connues, trop rarement évoquées et qui pourtant méritent l'intérêt : Marie Nizet – autrice méconnue non seulement de poèmes engagés et d'un roman « vampirique », mais aussi chantre du désir féminin qui « tranche notoirement sur les formules fleur bleue et les pudeurs de l'époque » (Quaghebeur 2019: 19) ; Maria Van Rysselberghe – autrice d'un exceptionnel témoignage de sa passion pour Émile Verhaeren, *Il y a quarante ans* (1935) et des *Cahiers de la petite dame* (1976, posthume) qui évoquent André Gide ; Juliette de Robersart enfin, une épistolière fine dont les *Lettres d'Espagne* rédigées en 1866 et ignorées du large public, émergent difficilement dans les années 20 du XX^e siècle, et témoignent ainsi de l'effacement des femmes écrivains qui restent longtemps à l'ombre de leurs confrères masculins. Cela semble aussi, par ailleurs, le cas de Marie Delcourt, épouse d'Alexis Curvers, ressuscitée ici par Catherine Gravet, et dont l'œuvre littéraire s'élabore dans le silence de son bureau d'helléniste éminente, première à obtenir le poste de chargée de cours à la Faculté de philologie classique à Liège. L'autrice de l'article souligne notamment la haute qualité, à la fois littéraire et documentaire, de la correspondance que Marie Delcourt avait échangée avec son époux, et évoque les quelques nouvelles éditées récemment (2016), d'« un charme désuet tributaire d'une finesse psychologique et d'une écriture remarquable » (Quaghebeur 2019: 61), que l'écrivaine rédigeait pour le plaisir et pour soutenir son époux en proie à une crise d'écriture.

Les articles qui suivent offrent des portraits d'écrivaines accomplies dont l'œuvre réussit à s'imposer et thématise souvent une quête identitaire qui prend différentes formes, selon qu'elle concerne l'être tout court ou l'être écrivain. Fouillées et approfondies, ces études proposent aussi des biais critiques variés qui disent l'intérêt que les autrices abordées représentent pour la recherche littéraire. C'est le cas de l'intéressante étude d'Isabelle Moreels qui se penche sur la fantastiqueuse Monique Watteau alias Alike Lindbergh, écrivaine, mais aussi peintre saluée par André Breton (Cf. Quaghebeur 2019: 80). Dans la perspective écocritique, la chercheuse examine les fictions écosensibles de Watteau (spécialement celles des années 1954–62) en relevant notamment le caractère précurseur

en matière de thématisation littéraire de la pensée écologiste. Sensible aux relations interspécifiques qu'elle désirerait harmonieuses et surtout dépourvues d'anthropocentrisme réducteur et nocif, Monique Watteau s'impose, selon Moreels et selon Catherine Gravet citée dans l'article, comme une précurseuse de la thématique environnementale, devançant dans sa réflexion non seulement les travaux de Jacques Derrida, mais aussi des apports de l'écoféminisme (Quaghebeur 2019: 87).

L'étude de Susan Bainbrigge sur Dominique Rolin se situe dans un vaste champ de recherches focalisées sur des formes d'écritures (auto)biographiques, allant du cano-nique Philippe Lejeune à Dominique Viart, en passant, entre autres, par Jacques Lecarme et Eliane Lecarme-Tabone, Laurent Demanze, Bruno Blanckemann ou Alexandre Gefen. Il serait difficile, en effet, d'imaginer une écrivaine plus intéressante sous ce rapport. Aussi Bainbrigge s'empare-t-elle, avec beaucoup de succès, de deux œuvres – *L'Infini chez soi* et *L'Enragé* – qui illustrent la recherche rolinienne d'une forme adéquate à l'écriture de soi : un soi-être et un soi-artiste. La singularité de l'écriture autobiographique de Rolin, « autobiocopie » selon le terme de Lejeune rappelé par Bainbrigge, réside dans le fait qu'elle soit médiée par l'Autre, représenté tantôt par les parents de la romancière, tantôt par la figure tutélaire de Pieter Brueghel³.

Enfin l'article de Bernadette Desorbay propose une étude des œuvres choisies de Lydia Flem et de Diane Meur, qu'elle envisage dans la double perspective qui conjugue la psychanalyse transgénérationnelle et le phénomène de filiation (biologique, narcissique, symbolique). En résulte une image dense et approfondie des rapports familiaux, des héritages et des dénis tels qu'ils se révèlent ou, au contraire, se dissimulent dans *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* de Flem et dans *Raptus* et *Les Vivants et les ombres* de Meur. Les patronnages de Gaston Bachelard, inspirant notamment dans le cas du second roman de Meur, étant donné le statut de la maison-narratrice, et celui de Jean Guoytat se montrent ici fort heureux et donnent à l'autrice l'accès à des couches profondes des trois œuvres.

D'autres articles offrent d'aussi intéressantes approches qui couvrent des thématiques variées sans cesser de décliner le problème de l'identité. En dehors de l'étude citée plus haut où Susan Bainbrigge réfléchit sur la place de Brueghel dans la formation de l'identité artistique de Rolin, celle de Carmen Cristea sur Suzanne Lilar et celle de Valentina Bianchi sur Claire Lejeune se concentrent sur la constitution progressive de soi qui s'opère dans les œuvres respectives des autrices citées. Chez Lilar, c'est notamment l'essai qui devient le lieu formateur d'une « posture auctoriale qui puise en grande partie sa force et sa légitimité dans l'éthos construit par l'intermédiaire du texte » (Quaghebeur 2019: 93). Les figures tutélaires de Rubens et de Hadewijch sont ici convoquées pour nourrir la réflexion de Lilar et construire son identité d'« écrivaine-poète-philosophe de l'amour » (Quaghebeur 2019: 98). Dans le cas de Lejeune, son « éclosion d'une femme, d'une écrivaine, d'une femme-écrivaine » (Quaghebeur 2019: 129) est ici saisie à travers une analyse du recueil *Le Pourpre* (1966), une analyse que l'on voudrait plus étoffée tant elle est captivante dans son approche quasi physique de l'œuvre. On y reconnaît en effet celle qui, quelques années plus tard, dans le numéro « Dé-pro-ré-crée » des *Cahiers du GRIF*, dira qu'elle veut « être un lieu de création du sens. Un lieu d'irrévérence. (...) Un lieu androgyne de l'entre-deux » (Lejeune 1975 : 36).

³ Cf. aussi Bainbrigge 2008 et notamment le chapitre « Writing via the Other ».

En parlant des grandes figures d'écrivaines qui se taillent une place d'importance dans le paysage des lettres belges, il convient aussi de citer Michèle Fabien, « l'équivalent féminin des intellectuels de la Belgique » (Quaghebeur 2019: 213) dont Benedetta De Bonis analyse quelques pièces pour y découvrir des liens profonds entre l'Histoire et le mythe. Habitée par des figures féminines marquantes, rebelles, autonomes, l'œuvre de Fabien est ici mise en rapport, d'une part, avec les tragédies de Sophocle et, de l'autre, avec *Œdipe sur la route* d'Henry Bauchau. Une belle page de l'histoire du Jeune théâtre belge se laisse découvrir dans cette étude qui confère à Fabien une place certaine dans le renouveau littéraire que représente la Belgique.

Deux autres articles, celui de Laurence Pieropan et celui de Cristina Robalo-Cordeiro, explorent, eux aussi, le théâtre belge contemporain. Le premier rappelle Simone Verdin et sa pièce *Henri le Navigateur* (1984) qui développe une réflexion critique sur l'« hétéro-identité »⁴ de la Belgique dont l'Histoire doit se lire conjointement à celle de l'Europe et de la colonisation. Pieropan évoque la situation de l'autrice, élevée dans un milieu multilingue (français, néerlandais, molenbeekois) et faisant pour cette raison l'expérience d'un malaise identitaire, ce qui la rend particulièrement sensible à la problématique d'appartenance qu'elle explore, dans sa pièce, sur le plan aussi bien collectif qu'individuel.

L'individu est, en revanche, au cœur des préoccupations de Vera Feyder, qu'il s'agisse de ses œuvres en prose, poétiques ou dramatiques. Cristina Robalo-Cordeiro se penche sur *Piano seul* (1993), une des pièces moins connues de l'autrice d'*Emballage perdu* (1977), mais qui s'aventure conséquemment dans l'investigation du monde de l'art. On y reconnaît le tempérament dramatique de Feyder qui, sans complaisance, met l'individu dans une situation de « face-à-face de huis clos » (Quaghebeur 2019: 158) où il affronte l'autre et soi-même et où se manifeste, inévitables, « une inquiétude et une dérision qui sont la difficulté d'être de notre époque » (Quaghebeur 2019: 162).

Avec les trois articles suivants, nous abordons à la fois le thème de l'identité et celui d'un être-au-monde problématique. L'origine étrangère de deux autrices – Tuyêt-Nga Nguyễn et Leïla Houari – étudiées par Céline Mariage et Maria de Fátima Outerinho, les place dans la situation d'un entre-deux qui donne lieu à des représentations d'appartenances multiples et d'identités éclatées. L'analyse de Céline Mariage, focalisée sur « la trilogie de la fracture »⁵ et riche en détails nous plongeant dans l'Histoire du Vietnam, présente l'autrice en proie à une crise identitaire due à la nécessité de se reconnaître au carrefour de « deux origines, deux éducations, deux religions, deux nationalités, deux figures paternelles » (Quaghebeur 2019: 350). Le même malaise identitaire habite Leïla Houari, apparue sur la scène littéraire dans les années 80 avec d'autres auteurs d'origine maghrébine (Azouz Begag, Ahmed Zitouni ou Mehdi Charef). Comme chez Nguyễn s'y lit le déchirement entre deux lieux de référence, deux espaces d'identification. L'autrice de l'article insiste aussi sur une particularité de l'écriture houarienne, qui par ailleurs se réfère à plusieurs autres auteur.e.s qui prennent la plume après 1980, et qui se manifeste dans « le besoin du récit » (Quaghebeur 2019: 206 et *passim*) ; raconter des histoires traduit une quête de soi, un désir de se concevoir face au monde, face aussi à son passé et à cet autre pays d'où l'on vient.

⁴ Terme emprunté par L. Pieropan à Marc Crépon, 120.

⁵ *Le Journaliste français* (2007), *Soleil fané* (2009) et *Les Guetteurs de vent* (2013).

L'idée d'entre-deux traverse également l'écriture d'Élisa Brune, analysée en menus détails par Caroline Verdier. Elle apparaît, en effet, à différents niveaux, à commencer par l'identité biographico-professionnelle de cette autrice à la lisière entre le monde des arts et celui des sciences, jusqu'à la facture de ces livres semi-fictionnels qui comportent des romans scientifiques et des fictions biographiques.

Quatre articles enfin forment un ensemble fort cohérent vu la thématique familiale qui en est le dénominateur commun. La famille et notamment le rapport enfant-parent.s constituent, en effet, une référence fondamentale dans la construction de soi, ce que Jacqueline Harpman, Corinne Hoex et dans une moindre mesure Colette Nys-Mazure thématisent dans leurs œuvres. Le roman *La Fille démantelée* (1990), lu par Fabrice Schurmans dans une perspective inédite, à la fois socio-psychologique (travaux e.a. d'Anne Muxel) et comparative (avec *Nous deux* de Malinconci et *Deux femmes un soir* de Rolin), révèle des liens entre « l'identité du sujet et les mémoires familiales et collectives » (Quaghebeur 2019: 177). La trilogie familiale de Corinne Hoex – *Le Grand menu* (2001), *Ma robe n'est pas froissée* (2008) et *Décidément, je t'assassine* (2010) – se retrouve dans l'étude de Dominique Ninanne et de Laurence Boudart. Chacune des chercheuses s'empare néanmoins d'un autre volet de ce cycle perturbant. Dominique Ninanne se concentre ainsi notamment sur les deux premiers volumes auxquels elle joint, plus rarement étudiées, la nouvelle *Dans le jardin* (2002) et les œuvres poétiques : *Juin* (2011) et *L'Été de la rainette* (2016). À travers un regard phénoménologique qu'elle porte sur des espaces de l'enfance, elle extrait de l'œuvre de Hoex l'image bouleversante d'un individu-enfant dépossédé d'un chez soi sécurisant et acculé à chercher des « contre-espaces » (Quaghebeur 2019: 302) d'autonomie. Laurence Boudart, à son tour, se penche sur le dernier volume de la trilogie, qu'elle considère par le biais de l'espace du deuil, convaincue que c'est justement dans l'espace que la mémoire se loge. Écrit à la première personne, ce roman de deuil thématise le rapport filial de la narratrice à sa mère et s'organise autour de la maison de la génitrice.

C'est aussi Colette Nys-Mazure, étudiée ici par José Domingues de Almeida, qui confère à la famille une place importante. L'auteur, tout en se concentrant sur le « minimalisme positif » (Quaghebeur 2019: 165) de l'écrivaine que le quotidien le plus simple préoccupe, indique, comme constitutives de son écriture, l'enfance et la perte des parents. Ces deux éléments formateurs de l'identité intime, auxquels se joint la foi chrétienne, se retrouvent dans trois textes examinés dans le volume : les essais *Célébration du quotidien* (1997) et *L'Enfant neuf* (2005), et *Contes d'espérance* (1998).

Nous fermerons ce parcours par l'évocation de trois articles qui se rapportent à Dominique Costermans et Évelyne Heuffel, deux autrices rarement étudiées et qui pourtant méritent l'attention. Costermans est analysée ici par deux chercheurs, Marie Dehout et Éric Clemens, qui rendent compte, la première, du caractère éminemment moderne de ses publications vouées à la description du quotidien contemporain, médiatique et technicisé ; le deuxième, d'« un jeu du je » (Quaghebeur 2019: 340) qui fait éclater l'identité du moi. Le thème de cette présence/absence contradictoire d'un moi insaisissable est ici identifié comme une constante des œuvres de Costermans.

Le tout dernier article, qui par ailleurs ferme le volume, dû à Leonor Lourenço de Abreu, donne une étude de *Palme dans l'azur* d'Évelyne Heuffel, « roman bossa-nova » (Quaghebeur 2019: 372) enraciné dans le Brésil des années de la dictature militaire (1964–85). L'analyse fouillée proposée ici révèle les différentes dimensions du roman :

inscription de l'individu dans l'Histoire, découverte d'une réalité et d'une nature humaine à travers l'exploration de la *favela* ou de la ville plus largement, affinités entre le roman et les techniques cinématographiques de la Nouvelle Vague brésilienne, enfin le dialogue avec Stefan Zweig et sa vision du Brésil.

Le volume conçu par Marc Quaghebeur donne une vue intéressante sur les écritures de femmes qui occupent une place certaine sur la scène littéraire belge et au-delà. Le choix des autrices étudiées, conforme probablement aux intérêts particuliers des chercheurs et chercheuses invité.e.s à contribuer, et de ce fait assez hétérogène, donne au bout du compte une image haute en couleurs de la scène littéraire belge des quelques dernières décennies. D'une scène où se côtoient des individualités aussi prononcées et aussi différentes que Dominique Rolin, Monique Watteau ou Michèle Fabien, tant connues que Lilar et tant méconnues que Feyder, tellement posées que Nys-Mazure et tellement insoumises que Costermans ou Brune – autant de femmes qui disent JE.

BIBLIOGRAPHIE

- BAINBRIGGE Susan, 2008, *Culture and Identity in Belgian Francophone Writing : Dialogue, Diversity and Displacement*, Bern : Peter Lang.
- BLANCKEMAN Bruno, 2008, *Les récits indécidables. Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- KAUFFMAN Jean-Claude, 2001, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris : Nathan.
- LEJEUNE Claire, 1975, L'écriture et l'arbre du milieu, *Les Cahiers du GRIF*, n° 7 (« Dé-pro-ré-créeer »), 35–41. Accessible en ligne : https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1975_num_7_1_996 (consulté le 20.12.2022).
- MERTENS Pierre, 1976, De la difficulté d'être belge, *Les Nouvelles littéraires*, n° 4 (« L'Autre Belgique »), 14.
- QUAGHEBEUR Marc (dir.), 2019, *Écritures de femmes en Belgique francophone après 1945*, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies, Bruxelles : P.I.E. Peter Lang.